liens établis avec la pensée et les théories médicales sont en effet une dimension fondamentale de l'univers intellectuel de ce philosophe. Cela était déjà pour une bonne part connu et établi mais la démonstration a su reprendre avec une grande maîtrise certains éléments anciens du dossier tout en apportant, par une approche lexicologique d'une extrême précision, les critères d'appréciation et de lecture complets qui manquaient jusqu'à présent aux travaux ayant abordé cet aspect de l'œuvre de Sénèque.

On ne peut donc que se féliciter qu'un tel travail de thèse, dont la qualité avait été unanimement saluée, ait pu donner lieu à cette publication. On doit aussi mettre au crédit de l'éditeur de ne pas avoir imposé une restriction du volume concédé à cette publication, qui aurait immanquablement nui à l'intérêt de cette enquête très dense.

Frédéric Le Blay.

Histoire des sciences et des techniques

Arnaud Zucker (dir.), *L'encyclopédie du ciel. Mythologie, astronomie, astrologie* (Bouquins) : Paris, Robert Laffont, 2016, 1202 pages.

C'est un ample ouvrage, utile et agréable, qui a été réalisé, sous la direction de A. Zucker, par une équipe pluridisciplinaire constituée, en plus de l'éditeur, de J.-H. Abry (†), P. Arnaud, B. Bakhouche, L. Brisson, P. Charvet, J.-F. Cottier, Ph. Dutarte, J.-M. Kowalski, R. Nadal, B. Pérez-Jean et E. Zurcher.

Une introduction rappelle les divers aspects de la « lecture » antique du ciel, puis le corps de l'ouvrage se développe en trois grandes parties. La première est intitulée « Les images, histoire et mythologie : voir et raconter ». Elle traite en particulier des étoiles fixes avec la Voie lactée, puis des étoiles mobiles avec le soleil, la lune et les planètes. La deuxième partie a pour titre « Les lois, l'astronomie : observer et calculer ». Il y est notamment question de la nature et des mouvements des astres ou des éclipses et elle comporte un développement particulièrement original sur les instruments d'observation : l'astrolabe, le dioptre ou des objets tels que l'Atlas Farnèse ou les parapegmes. La troisième partie s'intitule « Les messages, signes et influences : interpréter et prédire ». On y trouve des analyses de domaines tels que la météorologie et surtout l'astrologie avec l'ensemble des techniques de la prédiction et les réactions suscitées par ces pratiques.

Les auteurs se sont attachés à traiter toutes ces questions en combinant les explications scientifiques, souvent appuyées sur des croquis éclairants, et le recours direct aux textes antiques, cités abondamment dans des traductions faisant autorité et parfois originales. Ainsi le système cosmique d'Aristote ou celui de Ptolémée sont expliqués en détail et les explications se fondent sur de nombreux extraits de ces auteurs. Mais il est aussi fait appel aux écrivains de l'Antiquité tant pour des thèmes tels que la naissance du monde (Hésiode, Ovide et aussi Lucrèce) que pour des questions concrètes et techniques comme le cadran solaire décrit par Vitruve ou le dioptre présenté par Héron d'Alexandrie.

Une impressionnante série d'annexes de plus de 200 pages termine l'ouvrage : « Dictionnaire des notions astronomiques et astrologiques », « Dictionnaire des astronomes et auteurs d'astronomie », « Catalogues d'étoiles comparés »,

« Bibliographie » (très ample), « Table des illustrations ». Ces instruments rendent la consultation du livre aisée, ce qu'apprécieront beaucoup les philologues souvent confrontés à la difficulté de comprendre des phénomènes cosmiques dont parlent les textes qu'ils étudient.

Gérard Freyburger.

Louis Callebat, *Le* De Architectura *de Vitruve* : Paris, Les Belles Lettres, 2017, 464 pages.

Il s'agit d'un recueil de monographies de L. Callebat concernant toutes, selon des points de vue différents, le traité d'architecture vitruvien. Mais ce recueil n'a rien à voir avec un magasin d'objets hétéroclites. Reflet de l'œuvre scientifique de l'auteur, les études précises consacrées à des problèmes particuliers sont présentées selon une organisation qui souligne la cohérence de la recherche et de la pensée tout au long d'une carrière de savant.

Par ailleurs, le volume contient quatre études qui sont ou bien des versions nouvelles de certaines monographies, ou bien des monographies inédites. Nous les résumons donc chacune en quelques mots.

On lit, inédite sous cette forme, une importante étude consacrée à « *Fabrica* et *Ratiocinatio* » (p. 129-144), c'est-à-dire « savoir-faire et raisonnement », ce qui revient à technique/science, ou pratique/théorie, mais avec, dans *fabrica*, un mot à la fois valorisé culturellement et évoquant la construction, tandis que *ratiocinatio* porte les notions « d'analyse raisonnée, de mise en ordre et de créativité » (p. 133). La relation entre ces deux notions est celle qui existe « entre empirisme, analyse raisonnée, culture générale et référence scientifique » (p. 142). Il ne s'agit pas seulement pour Vitruve de revendiquer, comme le font en faveur de leur propre discipline tous les auteurs antiques de traités scientifiques, un statut d'excellence pour l'architecture ; la *ratiocinatio* est posée comme mère de la *fabrica* : c'est une représentation mentale préliminaire qui permet à l'objet créé de prendre corps. L. Callebat, donc, apporte des nuances à la thèse à laquelle il avait d'abord pleinement adhéré, celle d'une théorie vitruvienne posant la *ratiocinatio* comme dérivant de la *fabrica*. Sans inverser absolument le rapport, il l'analyse comme réducteur au regard d'une interconnexion beaucoup plus complexe.

À l'intérieur du traité de Vitruve, le corpus « mécanique » (dans les livres VIII, IX et X) se singularise par le moindre intérêt que lui a porté la postérité – à commencer par les auteurs antiques –, mais si cette partie de l'œuvre vitruvienne a été moins utilisée que les données d'« architecture » proprement dite, on en voit bien les raisons ; elles tiennent largement aux difficultés de lecture d'un texte altéré par la transmission, d'interprétation difficile, manquant des figures qui auraient pu le rendre plus clair. Et pourtant la cohérence, la richesse, la pertinence des descriptions, sont manifestes. La monographie intitulée « Éléments d'interprétation et problèmes de réception du corpus vitruvien sur la mécanique » (p. 199-222) s'attache à explorer, en un parcours chronologique favorable à des analyses et à des réflexions toujours éclairantes, la réception d'un ensemble de textes dont l'importance ressortit à l'histoire des techniques, à l'histoire des mentalités et à l'histoire des civilisations.

Une étude inédite, sous le titre « Biologie, géographie et architecture. La théorie des tempéraments dans le *De Architectura* de Vitruve » (p. 157-166), examine chez Vitruve la théorie des climats, qui explique les caractéristiques physiques et morales ou intellectuelles des hommes des différentes régions du monde, et qui

s'applique aussi, géographiquement, à l'emplacement des villes. Le site de Rome est idéalement placé, on le savait depuis une page célèbre de Cicéron, mais chez cet auteur l'éloge ne prenait pas de dimensions « mondiales » ; chez Vitruve, la situation géographique de Rome permet à la Ville d'accomplir la mission civilisatrice que lui ont confiée les dieux ou les destins, le caractère romain, défini par la *mésotès* entre la force des gens du Nord et l'intelligence de ceux du Sud, aide à cette mission, et l'on a affaire à une récupération politique de la théorie des climats qui respire beaucoup plus l'atmosphère de l'Empire que celle, moins universaliste, de la République.

Une autre étude inédite présente des « Observations sur la genèse et l'évolution du vocabulaire latin de l'architecture » (p. 269-283). Ce vocabulaire n'est pas le même chez Vitruve, chez Pline le Jeune et dans le *Satiricon*. Il accueille largement des emprunts grecs relevant du domaine technique (avec beaucoup d'*hapax* chez Vitruve) et du domaine social (« bibliothèque », etc.), mais dès lors qu'il s'agit de la construction elle-même, le vocabulaire est beaucoup plus latin ; ce qui n'empêche pas que la signification des mots soit soumise à des évolutions relevant de facteurs sociaux, politiques et civilisationnels, dont le mot *basilica* offre un bon exemple.

Cette monographie trouve sa place naturelle au début de la deuxième section (p. 239 sq.) du volume, celle qui, intitulée « Langages », est consacrée aux problèmes de langue et de vocabulaire dans l'œuvre vitruvienne, sujets sur lesquels L. Callebat a beaucoup travaillé et a acquis une véritable autorité (par exemple, en donnant à plusieurs colloques « Latin vulgaire–latin tardif » successifs des communications dont plusieurs sont reprises dans ce volume). Elle est suivie de plusieurs autres exposés relatifs à des questions de lexicologie, spécialement aux « dénominations métaphoriques dans le vocabulaire de l'architecture », au « vocabulaire de l'habitat romain », au « vocabulaire de l'hydraulique » et au « vocabulaire de l'hydrologie » dans le livre VIII (ces deux études sur l'hydraulique et sur l'hydrologie sont équipées d'un index en fin de volume), avec un examen général des « termes grecs dans la terminologie architecturale vitruvienne » ; la dernière étude spécifique s'intitule « décrire les machines ».

Cette seconde section relative aux « Langages » a été pensée comme symétrique de la première (p. 12-234), davantage conceptuelle, et dont les exposés ont fait une large place à l'exploration des rapports entre l'œuvre vitruvienne et l'atmosphère culturelle et intellectuelle de son époque : la rhétorique, dont les méthodes façonnaient tous les esprits, contribue à créer les constituants à la fois matériels et conceptuels d'un langage de l'architecture, et elle n'est pas sans avoir marqué le discours vitruvien *de architectura* ; on peut en dire autant de l'encyclopédisme, qui apparaît dans deux études recueillies dans le volume et qui est indissociable de l'entreprise et de la mentalité vitruviennes.

Les monographies occupent en moyenne une quinzaine de pages, elles sont donc faciles à lire d'une seule traite ; elles suggèrent des conclusions sur des points précis, mais les liens et correspondances qui existent entre les différents sujets traités finissent par tisser dans l'esprit du lecteur un ensemble organisé de réflexions et de connaissances.

Ont été présentés en appendice deux articles qui ne sont pas liés directement au traité vitruvien, mais qui ne sont pas sans rapport avec lui : « Le devis de Pouzzoles. Étude lexicographique » (p. 415-429), belle étude d'un document épigraphique aussi riche que souvent méconnu ; « Les désignations diminutives de l'habitation » – qui sont des formes exceptionnelles chez Vitruve (p. 431-452).

Enfin un index lexical, p. 453-455, est consacré d'abord au « Vocabulaire vitruvien de l'hydraulique » (p. 453-454), puis au « Vocabulaire vitruvien de l'hydrologie » (p. 454-455), en relation avec deux des études contenues dans le livre.

La lecture du volume est aisée, parce que le lecteur est porté par une érudition qui n'est jamais pesante et qui sait ouvrir sur des horizons humanistes et philosophiques des considérations nécessairement techniques, remettant Vitruve en perspective dans le contexte de la littérature encyclopédique gréco-romaine, soulignant combien son texte est, au fond, aussi bien tributaire d'une recherche sur l'homme que structuré par un exposé sur l'architecture et sur toutes ses composantes. Synthèse claire et facilement maniable de travaux importants sur l'ensemble de la question vitruvienne, ce livre sera utile aussi d'une part aux linguistes (vocabulaires techniques spécifiques, système d'expression des notions et de la pensée), d'autre part à tous ceux qui s'occupent des sciences et des techniques dans l'Antiquité, car les problèmes se posent quelle que soit la spécialité (but de l'auteur ; polymathie et encyclopédisme ; interférences entre les différents vocabulaires techniques).

Jean-Yves Guillaumin.

Curae quae ex hominibus atque animalibus fiunt. *I, estudio y edición crítica* (Biblioteca Médica Grecolatina, 1), Arsenio Ferraces Rodríguez : Santiago de Compostela, Andavira Editora, 2015, 309 pages.

A. Ferraces Rodríguez nous livre la toute première édition d'un réceptaire de l'Antiquité tardive. Une thèse de doctorat soutenue à Florence en 1990 par L. Benassai avait déjà proposé un premier essai d'édition de ce document mais elle ne fut jamais publiée et l'éditeur met en avant les carences de ce travail. Cette livraison est aussi le tout premier ouvrage d'une nouvelle collection dont Ferraces Rodríguez assurera également la direction. Un premier témoin manuscrit (Lucca, Biblioteca Statale, 296) avait été décrit par A. Mancini en 1900 ; d'autres études suivirent qui tendirent à instaurer l'hypothèse de deux textes distincts et consécutifs à partir des différents manuscrits identifiés, l'un d'anthropothérapie l'autre de zoothérapie. La tradition manuscrite se résume en fait à cinq témoins, un manuscrit d'Oxford du tournant des XI^e^ et XII^e^ siècles (Bodley 130, contenant des illustrations en couleurs de plantes et d'animaux), un manuscrit conservé à la British Library, datant du XII^e^ siècle (Harley 4346), le manuscrit de Lucques que nous venons de mentionner, daté du X^e^ siècle, un manuscrit de la bibliothèque universitaire d'Uppsala, seconde moitié du IX^e^ siècle (C 664) et un manuscrit conservé à la Wellcome Library de Londres (573), milieu du XIII^e^ siècle. Tous ces ouvrages regroupent différents textes relevant de la tradition médicale antique, dont l'*Herbarius* du pseudo-Apulée, recopié dans deux d'entre eux (Lucques et Upsala). L'étude comparée de ces témoins, que l'éditeur présente sous forme de tables lexicales d'une remarquable clarté, indique que les manuscrits d'Upsala, de Lucques et de la Wellcome Library proviennent d'un même archétype inconnu tandis que celui d'Oxford, bien qu'il ne soit pas le plus ancien, recopie un manuscrit qui a pu lui-même servir de modèle à cet archétype. Le manuscrit conservé par la British Library ne reprend que la section consacrée aux pronostics établis à partir de l'urine des *Curae quae ex hominibus fiunt* et échappe par conséquent à l'entreprise de rédaction du *stemma codicum*. L'éditeur avait déjà démontré l'unité de ce réceptaire, qui constitue une réélaboration des livres 28-30 de *l'Histoire naturelle* de Pline. La partie portant sur les remèdes tirés des « hommes » se divise en quatre sections, *De urinis*, *Prognostica urinarum*, *Quae ex corporibus mulierum ad beneficia remediorum beneficiunt*, *Virtus menstruorum*, tandis que le second volet, beaucoup plus étendu, est une longue série de chapitres déclinant

les différents remèdes tirés des animaux. L'ensemble représente 80 chapitres, la partie d'anthropothérapie étant considérée comme formant un seul et même chapitre présenté de manière analogue à ceux qui suivent. Les 79 autres exposent les remèdes obtenus à partir d'un animal et sont tous accompagnés d'un *incipit* et/ou d'un *explicit*. Le réceptaire s'achève par un chapitre interrompu de façon abrupte (transmission partielle du texte ou réélaboration plinienne inachevée ?). Aucun des manuscrits ne présente ni *incipit* ni *explicit* pour l'ensemble de la compilation, dont on ignore le titre exact.

L'introduction montre qu'il s'agit bien d'une réélaboration et non d'un simple *compendium*, comme cela fut souvent le cas pour l'encyclopédie plinienne à partir de la fin de l'Antiquité. En effet, si Pline regroupait les recettes par pathologie, l'organisation des *Curae* répond à un tout autre critère, celui de l'animal dont on tire les remèdes. Chaque recette devient ainsi une unité de sens homogène, pouvant être supprimée du réceptaire sans que cela nuise à la compréhension des autres. L'ouvrage comporte en effet peu de renvois internes. L'auteur suit en revanche en général l'ordre de sa source, opérant par sélection systématique des éléments mentionnés par Pline et les regroupant dans un même chapitre. Il semble que le compilateur ait procédé en deux temps, d'abord réécriture du texte de Pline (qui passe notamment par la substitution des termes grecs correspondants à la terminologie technique latine ou la suppression des références aux autorités) puis regroupement ultérieur des recettes à partir de l'animal dont elles sont obtenues. On ne saurait enfin résumer cette réécriture à une entreprise de résumé car, dans de multiples occurrences, l'auteur développe le texte plinien. En somme, l'œuvre finale apparaît comme originale, alors qu'elle se fonde bien sur une source principale. L'existence d'un source marginale est mise en évidence, les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin, utilisées dans deux passages seulement.

L'éditeur reste prudent sur la datation de cet écrit tout en considérant que le tournant des v^e^-vi^e^ siècles représente une hypothèse plausible. Il fonde son raisonnement sur la qualité linguistique et stylistique du texte comme sur la compétence manifeste de l'auteur en matière de langue médicale. Des similitudes avec Marcellus de Bordeaux sont aussi mises en avant.

L'apparat critique est organisé en deux volets, les correspondances avec le texte plinien et les leçons des manuscrits. Ce second volet se lit avec clarté, compte tenu du faible nombre des témoins. Un *index verborum memorabilium* très complet (46 pages) est proposé.

Il faut saluer la qualité de rigueur et de présentation de cet ouvrage qui, dans sa méthode et sa clarté, pourrait fort bien faire office de document d'appui pour un enseignement consacré à l'édition critique de manuscrits. Le texte constitue également un exemple caractéristique et simple à appréhender pour comprendre les enjeux des entreprises de réélaboration et de compilation qui fleurirent à partir du Moyen-Âge.

On regrettera peut-être l'absence d'une traduction moderne mais ce texte, dont la vocation est de résumer et de reprendre les informations essentielles des sources sur lesquelles il se fonde offre une lecture facile dès lors que l'on maîtrise les fondamentaux de la langue latine. Cette caractéristique linguistique et stylistique, qui apparaît immédiatement à la lecture, est une indication des plus évidentes des enjeux présidant à l'élaboration de tels réceptaires : l'ouvrage se voulait un outil pratique et d'accès facile pour un lectorat qui lisait certes le latin – qualification attendue de tout lettré – mais n'était pas nécessairement savant.

Frédéric Le Blay.